

Le trésor

« écrire l'inexplorée »

De temps en temps, un paysage méconnu mais étonnamment familier se dessinait, s'incrétait intempestivement dans mes rêves. C'était une cartographie sur papier jaunissant, où les cultures, les arbres, les forêts, les bâtiments, les chemins, les cours d'eau s'ordonnaient par des traits naïfs dessinés à la plume dans des nuances de gris. Je déambulais dans des chemins arborés qui ondulaient parmi les champs, je passais des ponts au-dessus de la rivière alanguie, je m'épuisais même à drainer les zones humides en bord de rivière encastrées sous les méandres. Pourquoi ma présence dans ce lieu lisible, cadastral me donnait l'impression de savoir qui avait planté ce verger, qui avait drainé ce bord de rivière, qui avait bordé les parcelles de brise-vents.

Pourtant il n'existait pas. Je ne le connaissais pas. Une hallucination.

Ce qui m'était habituel, c'était l'immersion dans les paysages. Je m'arrêtais de travailler et je noyais mon regard dans l'étendue du lac si sage. Je ne pouvais m'empêcher chaque fois de repenser à mon arrière grand-père qui m'avait raconté les traumatismes de la construction du barrage et du remembrement qui avait suivi. Il y avait eu le dynamitage des constructions voire l'incendie de certaines maisons, les arbres abattus, le déplacement du cimetière et cet engloutissement mètre par mètre qui effaçait les reliefs, bouleversait les patrimoines et les héritages, diluait les mémoires... L'eau qui s'éparpillait jusque-là, indisciplinée, butait maintenant contre la paroi aveugle du barrage.

Alors, face au lac, les territoires enfouis se révélaient, par touches embrumées et m'envahissaient : les maisons où on était nés, où on était morts, l'église où on s'était mariés, les granges et les capitelles, les divers cours d'eau aux pêches mémorables... Et quand je retournais la terre dans les champs alentours, je les prolongeais dans les profondeurs. Je voyais les différentes parcelles, les fertiles ou les frugales, la prairie où s'égayaient les brebis, la vigne patiemment entretenue, les murs en pierre qui cernaient chemins et lopins ...

Après la mise en eau, un type de la SAFER avait exposé le projet de réorganisation du foncier, de la transformation du paysage pour favoriser une vie moins pauvre et plus facile, avait-il précisé. Alors, il avait bien fallu accepter le remembrement, redistribuer, échanger. L'espace avait été géométrisé, les chemins bitumés jusqu'aux dessertes des champs, les haies abattues, les parcelles rentabilisées, les zones insalubres défrichées, le plan cadastral remanié avec force couleurs et symboles. Et on avait suivi avec ardeur le progrès, l'agriculture jusqu'au déraisonnable puis raisonnée enfin la modernisation numérique, une sorte de « marche ou crève ». J'avais fait ma part en modernisant le plus possible, pour faire fructifier, non seulement ce qu'on m'avait légué mais tout ce que

j'avais acquis au fur et à mesure de l'abandon des fermes, de l'exode rural et du vieillissement des paysans.

Mais de temps à autre, seul dans la cabine climatisée de mon énorme tracteur, des visions tenaces m'assaillaient toujours. Ces arbres amoureusement plantés, élagués, cette vigne taillée, arrangée, surveillée, vendangée à la main en une journée, ces prés fauchés et re-fauchés encombrés de meules hirsutes, ces haies bruissantes piquetées d'arbres, ces murs en pierres sèches avaient-ils existé ? Cahin-caha, à l'ombre des chemins arborés, les bœufs attelés par le joug tiraient charrettes ou charrues... Au milieu des parcelles plus amples, m'apparaissaient les courbes, les sillons tortueux, travaillés patiemment au pas des bêtes. Le lourd cheval de trait suivait son ornière, imperturbable : la terre peignée mèche par mèche en une monotonie désordonnée.

Une résurgence nostalgique et inutile, mêlant les époques et les espaces. J'en riais même ! Je n'allais pas regretter le temps des paysans qui s'acharnaient à la tâche, presque à mains nues !

C'est l'heure de rentrer. Installé à mon ordinateur, je profite de la connexion haut débit grâce à la fibre optique enfouie. Le fil transparent, enterré après avoir détruit les dernières haies, me permet de guider scientifiquement, par GPS satellisé, les semis et les épandages, détermine les moments judicieux des arrosages et des récoltes. Je déchiffre sur mon écran connecté les photos prises par drones, reconverties en cartes thermiques puis en diagrammes qui vont me guider pour contrôler ma ferme digitale.

Tout à coup, arrêt sur image ! L'écran paralysé ! S'exhibe la cartographie parasite – refoulée maintes fois - en surimpression me cachant les données.

Spontanément, je tente désespérément de faire circuler les écrans tactiles , de me défaire de cette représentation obsolète. Mais elle semble gravée .

Je désactive mes appareils pour mettre à jour le système intégré et tenter de repérer la puce mémoire intrus. Sans résultat.

Je me résigne à faire défiler tout l'historique cadastral, à décoder les différentes strates des paysages animés ou ré-animés par les robots, les ingénieurs, les agriculteurs, les paysans... Je déstocke frénétiquement toutes les données et **le lieu fantôme finit par se révéler, miniaturisé, insolent dans ses nuances d'encre !**

Aussitôt, une alerte au virus indésirable s'affiche... Il faudra penser à la décontamination ! Malveillance ou bienveillance ?

Troublé, je sors aspirer de grandes goulées d'air. Je prends de la terre à pleine main, l'émiette et la renifle comme un trésor.

Les cloches, au loin, sonnent cinq heures de l'après-midi en écho aux battements de mon cœur...

